

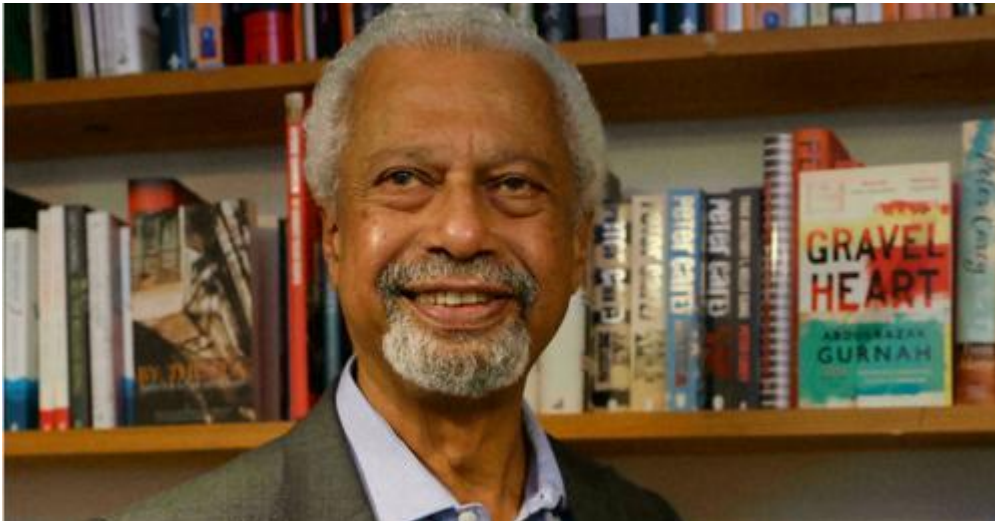
## **PARADIS, d'Abdulrazak GURNAH**

### **PREAMBULE**

Faut-il, en France, que nous ayons trop de prix Nobel en littérature pour que nous connaissions si peu les lauréats étrangers et que nous nous y intéressions si médiocrement ? La preuve encore, cette année, avec le dramaturge norvégien Jon Fosse. J'ai parfois l'impression que nous vivons dans un pays sous-développé dans ce domaine.

C'est aussi le cas de l'écrivain qui nous intéresse aujourd'hui, Abdulrazak Gurnah, auteur d'une douzaine de romans et couronné par le Nobel en 2021. Seuls, à ce jour, quatre de ses ouvrages ont été traduits en français. Et si nous pouvons les lire maintenant, c'est grâce à cette distinction, car auparavant, il était absolument déserté des étals des meilleurs libraires français ! Nous allons ce soir, à notre modeste niveau, tenter de réparer cette injustice en nous penchant sur le premier d'entre eux, intitulé « *Paradis* » paru en 1994 et qui vient, il ne faut désespérer de rien, d'être réédité en folio.

---



### **Abdulrazak Gurnah**

Né en 1948 à Zanzibar (qui appartient aujourd'hui à la Tanzanie, autrefois Tanganyika)

75 ans aujourd'hui.

Origine familiale du Yémen. Famille aisée de commerçants.

Ne voyant nul avenir en son pays en proie à une dictature qui a suivi son indépendance, il émigre en Angleterre en 1968 dont il est devenu citoyen.

Professeur de lettres aujourd'hui retraité.

Obtient, en 2021, le Nobel de littérature pour « son approche empathique et sans compromis des effets du colonialisme et du destin des réfugiés écartelés entre les cultures et les continents. (...) Description loin d'être stéréotypée, rompant avec les conventions des romans post-colonialistes. (...)

Met en valeur les populations locales et nous fait mieux connaître cette partie de l'Afrique. »

Le mot Zanzibar sonne pour nous comme de façon magique. Est-ce parce que cette île dans l’océan indien au large de la grande terre africaine est au carrefour de l’Afrique, du Moyen-Orient et de l’Asie, de L’Inde du moins, et qu’elle fut longtemps colonisée par les Européens (Portugais et Anglais surtout) ? La réalité n’est pas pour autant reluisante : l’île fut longtemps une plaque tournante pour l’esclavage, un esclavage orchestré à grande échelle par les Arabes. En 1860, 2/3 des 300 000 habitants étaient des esclaves. Les conditions de survie y étaient si dures, que le taux annuel de mortalité était de 30% ! Il faudra attendre les années 1890 pour que cesse la traite arabo-musulmane des esclaves. La traite des esclaves oui, mais pas toutes les formes d’esclavage comme nous allons le voir avec *Paradis*, dont l’action se situe d’ailleurs, en face, sur la grande terre de Tanzanie, ce qui ne change rien en ce qui concerne l’esclavage.





Résumé de l'histoire : Au commencement, nous sommes aux alentours des années 1905/1907 dans une Tanzanie en voie de colonisation par les Allemands mais que convoitent également Belges et Anglais. Sur cette terre d'Islam, la traite des esclaves y a été abolie depuis peu, mais il reste, en pratique, d'autres formes d'asservissement, notamment celle pour régler des dettes. C'est dans ce contexte, qu'à l'intérieur des terres Swahali, le jeune Yussuf, 12 ans, est confié en gage à un riche marchand, Aziz, jusqu'à ce que le père de Youssouf, qui a fait de mauvaises affaires, ait pu rembourser à Aziz un prêt important d'argent pour faire tourner un petit hôtel. En fait, ses parents lui ont menti sur son statut. Ils lui avaient dit qu'il partait en voyage chez « l'Oncle Aziz » qui s'occuperait de lui. Il ne les reverra plus. Quant au prétendu lien de parenté avec Aziz, il n'y en a pas. Une fois, sur place, le long de l'Océan Indien, face à l'île de Zanzibar, il doit tenir le magasin d'Aziz, dit le « Seyyd », c'est-à-dire « le seigneur », en compagnie d'un garçon plus âgé, nommé Khalil, lui aussi esclave pour dettes de son propre son père. Quelques années relativement heureuses, paisibles en tout cas, passent ainsi. A 16 ans, il accompagne Aziz au cours d'une des grandes caravanes qui gagnent l'intérieur du pays en direction semble-t-il du Kenya pour y commercer. A mi-chemin, Aziz confie Yussuf à un modeste commerçant du nom d'Hamid auprès duquel il va rester travailler une année environ. Il y fait de nombreuses rencontres, apprend le Coran, mais aussi la mécanique. L'année suivante, à 17 ans, donc, c'est la grande aventure avec une nouvelle caravane, toujours dirigée par Aziz qui va s'enfoncer très loin aux confins du Congo, de l'Ouganda ou du Rwanda probablement. L'expédition s'étale sur plusieurs mois, voire une année. Elle tourne au désastre humain, sanitaire et financier. Faits

prisonniers par des tribus de redoutables guerriers, ils ne doivent leur survie et leur liberté qu'à l'intervention d'une troupe allemande qui leur permet de faire demi-tour. Enfin de retour sur la côte, Yussuf reprend son service à la boutique auprès de Khalil. Mais toutes ces épreuves ont fait de lui un homme reconnu et admiré de tous tant pour ses qualités humaines que pour sa très grande beauté.

En l'absence d'Aziz, parti pour tenter de redresser ses affaires, la première épouse de celui-ci tente de séduire Yussuf. Il parvient à se dérober et à être lavé de tout soupçon de la part de son maître. Mais le cœur de Yussuf est occupé par Amina, l'autre épouse de Khalil, plus jeune. Il s'agit de la jeune sœur de Khalil, elle aussi donnée en gage pour payer les dettes de son père adoptif (celui de Khalil). Une idylle se crée entre les deux jeunes gens, mais ni l'un, ni l'autre n'aura la force de s'enfuir de la maison d'Aziz pour s'établir ensemble ailleurs. Nous sommes arrivés à l'aube de la première guerre mondiale. Les Allemands recrutent par la force des supplétifs indigènes pour grossir leurs troupes : les Askaris, connus pour leur férocité. Voyant son horizon bouché de partout, Yussuf s'élance pour les rejoindre...

La suite, nous pouvons l'imaginer avec le nouveau roman de Gurnah paru en 2020, soit 26 ans après *Paradis*, 4e roman paru en français de Gurnah, il y a moins de deux mois, sous le titre « *Les vies d'après* ». Ce ne sont pas les mêmes personnages, mais leurs profils sont similaires et l'action se passe précisément en 1914 où les Allemands recrutent les Askaris pour faire face aux Anglais et aux Belges. Le roman est beaucoup plus dur que *Paradis*, à l'image de la brutalité de la guerre, de la tradition militaire allemande (beaucoup plus présents dans ce livre que dans *Paradis*), mais aussi des rapports sociaux entretenus par les diverses communautés qui vivent en Tanzanie (coloniaux, Africains toutes ethnies confondues, Arabes, Indiens notamment).



## INTRODUCTION

Nous tous qui sommes ici, avons ou avons eu quelque part dans nos histoires familiales, maille à partir, à des degrés plus ou moins forts, avec le colonialisme.

Nous avons tous rencontré des contempteurs du colonialisme et, à l'inverse, des ennemis irréductibles de ce système, ou plus communément entendu ou énoncé nous-mêmes de sévères critiques dans bien des domaines, qu'il s'agisse de politique, d'économie, de développement social, d'anthropologie, d'histoire, de linguistique, de littérature, de culture en général.

Support de ces multiples critiques, est apparu au cours des années 1980, un vaste courant intellectuel que l'on nomme postcolonial initié par Edward Saïd, lequel parle d'« Orient créé par l'Occident », et dont les fondements se trouvent dans la pensée anticoloniale de Frantz Fanon et d'Albert Memi. Courant plutôt anglophone, mais qui est abondamment nourri par les travaux de Michel Foucault, Gilles Deleuze et Jacques Derrida.

L'accent est alors mis sur la remise en cause des discours occidentaux qui traduisent un sentiment de supériorité conscient ou inconscient, et qui sont, en tout cas, toujours simplificateurs sur les anciens peuples colonisés. La violence, l'exploitation des peuples et de leurs ressources, les rapports colonisateur/colonisé, l'exil, l'identité, l'aliénation culturelle, l'acculturation, le racisme, le féminisme, l'histoire, les frontières sont des thèmes récurrents du discours postcolonial. Les écrivains s'efforcent de recentrer l'histoire sur les peuples colonisés, sur les réprouvés, les marginalisés et les oubliés en général.

Ceci ne se passe pas parfois sans partis-pris idéologiques. Il est facile de tomber dans les mêmes travers que les colonisateurs autrefois en dépeignant sans nuances et de façon manichéenne les situations décrites au risque d'attiser les rancœurs de tous bords (Ngugi wa Thiong'o par exemple qui en vieillissant a tendance à s'orienter sur cette pente). D'autres comme Homi Bhabha ou Salman Rushdie plaident pour une forme de multiculturalisme. Abdulrazak Gurnah, s'intéressant aux événements qui engendrent la dispersion des peuples tente, lui, de lancer des passerelles entre les civilisations. C'est la raison du choix du comité Nobel en 2021.

Ceci nécessite une approche à la fois sans compromis, ni compromission, mais aussi subtile que possible pour tenir compte des complexités du monde. C'est l'objet de toute l'œuvre de cet écrivain, dont *Paradis* est le premier jalon traduit en français. Comme pour tout chef d'œuvre de la littérature, la forme et le fond sont en parfaite congruence.

Je vous propose donc une approche de *Paradis* dont l'objet est de montrer que l'apparente simplicité de l'ouvrage concourt à la peinture contrastée et complexe d'une Afrique orientale en pleine mutation.

- I) Dans la forme, une apparente simplicité
- II) Afin de peindre, sur le fond, un tableau contrasté et complexe d'une Afrique orientale en mutation.



## I) Une apparente simplicité dans la forme

A priori, dans *Paradis*, rien d'extraordinaire : une histoire linéaire, peu de personnages, un style narratif des plus dépouillés, une forme de déjà vu dans les romans de chez nous. Mais ne nous laissons prendre aux apparences. Si les ingrédients de base sont bien connus de tous, c'est leur agencement, leur trituration, leur dosage qui sont très particuliers et qui vont nous permettre d'aller profond dans notre imaginaire et dans l'approche de la réalité africaine des débuts de la colonisation dépeinte par l'auteur. On peut y voir une forme de conte initiatique faisant appel à de multiples formes de récits. Ainsi derrière les canons classiques des conteurs africains, allons-nous découvrir un véritable conte initiatique dont les sources sont variées.

Une description loin d'être stéréotypée, rompant avec les conventions des romans postcolonialistes.

- A) Derrière l'art classique du conteur africain,
- B) Un conte initiatique à la croisée de multiples formes de récits.

### A) L'art du conteur africain

- a) La puissance de la parole

Avec cette société bigarrée arabo-musulmane africaine et indienne, nous sommes dans une société de l'oralité où le vent est porteur de la parole. La parole naît du souffle. Il n'est qu'à écouter l'appel à la prière du muezzin dont les paroles portées par le vent s'envolent par les confins du désert au-dessus des sables et se répercutent sur toutes les aspérités. (*Audition*)

Rappelons-nous aussi que « *davar* » en hébreu signifie à la fois « parole » et « acte ». La parole est par elle-même créatrice : Dans la *Genèse*, Dieu dit « Que la lumière soit et la lumière fut. » Neuf fois, la parole agit ainsi. « Car il est dit, et ce fut » chante le *Psaume 33* et l'*Ecclésiaste* : « C'est par les paroles du Seigneur que ses œuvres furent faites ».

Dans ces conditions, point n'est besoin d'écrits contractuels. Dans les transactions commerciales entre marchands, prêteurs, courtiers, transporteurs, clients finaux, tout passe par la parole donnée. Yussuf lui-même est prêté en gage par son père à Yusuf sur la seule foi de la parole.

Nous sommes dans une société bavarde intergénérationnelle. Abondent les scènes où les vieillards racontent aux jeunes des tas d'histoires, commencent entre eux à longueur de journée, débattent sur les religions, les soirées où les voyageurs content les récits plus ou moins embellis, parfois fantastiques de leurs périples à la façon d'Ulysse dans l'*Odyssée* ou des conteurs de sagas en Islande au coin du feu. Les ventes se font dans le magasin d'Aziz avec force de commentaires, de plaisanteries, le tout accompagné de rires et de sourires, car c'est, sur ce plan, une société conviviale.



## b) Une langue ensorceleuse et poétique

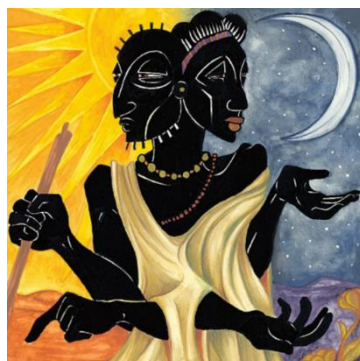
Si Gurnah était un Africain de l'Ouest, nous dirions qu'il se pose en griot. Mais il est davantage qu'un griot. Il est avant tout un conteur-écrivain qui retranscrit la parole. On remarquera que si sa langue n'a pas la minéralité des grands livres de la foi écrits dans le désert, il écrit avec une grande économie de moyens. Toute la première partie du livre, c'est plutôt sujet, verbe, complément. On se demande même comment, en écrivant ainsi, il est possible d'avoir un prix Nobel de littérature ! Il faut reconnaître qu'en la matière, il est loin d'être le seul. Lorsque j'ai commencé la lecture de *Paradis*, je venais de terminer *Le Grondement de la Montagne* de Y Kawabata, prix Nobel en 1968, écrit également avec sujet, verbe, complément. Son style que je trouvais aussi daté que peut l'être le cinéma de la nouvelle vague des années 1960, m'avait singulièrement agacé. Mais comment se fait-il qu'ici au contraire, une fois le premier effet d'étonnement passé, je me sois laissé emporter par le charme de sa langue ? C'est qu'elle diffuse une forme de lumière à la façon des vitraux sablés de Soulages à Conques.

*« Gurnah sonde les profondeurs de l'âme dans de tout petits riens parfois, quelques mots laconiques suffisent »* écrit Sylvie GLEIZE, une de ses traductrices qui ajoute : *« J'ai été aussitôt séduite. Une écriture fine, légère, précise, sensuelle et profonde à la fois. Touchant à l'indicible parfois, d'où la difficulté à la traduire. L'univers d'Abdulrazak Gurnah, son évocation de l'Orient ont été pour moi un éblouissement. Cette Afrique que je ne connaissais pas, que je n'imaginai pas aussi « orientale », celle de l'Océan Indien, tout en secrets, méandres et mystères. »*

Point de grandes envolées lyriques à la Hugo ou épiques façon Le Clézio dans *« Désert »* par exemple. Il y a bien des façons de parler simplicité. Ici, en contrepoint à la dureté des situations vécues par les personnages, il y a comme un doux mouvement de balance entre la bienveillance manifestée en grand seigneur par Aziz, le marchand, et la bonté ingénue de Yusuf, qui crée une atmosphère empreinte d'une grande poésie. Pour paraphraser Joseph Conrad dans *« Aux pays des ténèbres »* (livre à la fois anticolonialiste et raciste auquel Gurnah répond avec *Paradise*), le sens d'un conte ne se trouve pas comme à l'intérieur d'une coquille de noix ouverte, mais à l'extérieur. Il enveloppe l'histoire « comme une lumière suscite une vapeur, à la ressemblance d'un de ces halos embrumés que fait voir parfois l'illumination spectrale du clair de lune ».

Prise une par une, chaque phrase ne présente pas d'intérêt particulier. Chacune est comme une banale molécule, mais ensemble, elles constituent une sorte de nuage qui reste comme en suspens au-dessus de nous, qui nous envoûte au sens ensorcelant mais aussi au sens architectural.

Autrement dit, pour reprendre les propos de Gurnah lui-même lors de son discours de réception du prix Nobel : il s'agissait de « dénoncer le colonialisme et en même temps de montrer que les gens sont capables de bienveillance, de générosité, qu'il existe une autre facette à cette laideur. L'écriture doit montrer ce que l'œil dominateur ne peut pas voir. De la laideur et de la vertu se dégage une sorte de beauté ». Comme on le voit, le fond est bien dans la forme et la forme dans le fond. Gurnah, à la plume élégante d'un classicisme apaisant ne s'en cache pas, il veut apporter le plus grand plaisir à son lecteur.



### c) Un Candide africain ?

Par sa simplicité et par sa limpidité, son élégance, sa maîtrise, l'écriture de Gurnah incarne la définition du classicisme le plus pur. Autre domaine de confort pour nous, Occidentaux, est que ce conte nous apparaît comme un conte initiatique dont l'innocence primaire du jeune héros (*le bon sauvage* de Rousseau ?) rappelle notamment notre Candide. Les voyages qu'il entreprend – bon gré, mal gré pour Yusuf – qui vont faire de lui un homme un peu plus accompli, son errance entre paradis (l'Eldorado pour Candide où il ne va pas rester) et enfer nous l'évoquent également. La clé dans les deux cas, est le mot « *paradis* ».

Mais la comparaison s'arrête là, car les desseins de Voltaire et de Gurnah ne sont pas les mêmes. Gurnah entend faire entendre la voix de son peuple. Pour la rendre audible, il va utiliser la langue anglaise connue du plus grand nombre et emprunter des formes littéraires également bien comprises. Mais c'est leur agencement particulier qui permet d'approcher la réalité d'une Afrique différente de celle vue par les anciens colonisateurs.

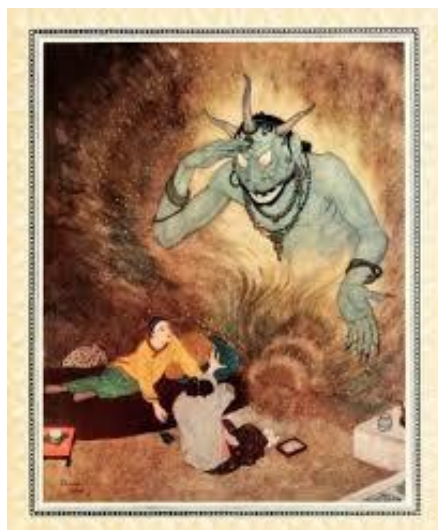
### B) Un conte initiatique à la croisée de multiples formes de récits.

Un conte est un conte, il est donc normal qu'il revête cette forme en premier lieu (a). Mais Gurnah est écrivain, pour atteindre son objectif qui est de montrer une réalité riche et complexe, il ne peut se contenter d'une forme si simple. Il va devoir faire appel à d'autres formes empruntées aux grands livres religieux (b) ainsi qu'à de nombreuses formes de récits historiques et légendaires (c).

#### a) Les contes et fables

Comme dans bien des contes et des fables, l'ancrage temporel et géographique n'est pas clairement défini. On comprend bien que nous sommes quelques années avant la première guerre mondiale et que l'histoire se termine peu de temps avant que celle-ci ne se déclenche. Mais c'est tout. En ce qui concerne les lieux, nous sommes au début à l'intérieur des terres sur une aire Swahili, mais celle-ci est vaste. Ensuite, nous sommes sur la côte. La première caravane commerciale à laquelle Yusuf participe en partie semble se diriger vers le Kilimandjaro sans que celui-ci ne soit explicitement nommé. La seconde caravane, celle qui se termine par une catastrophe, semble se diriger, à mon sens, un peu plus au sud-ouest pour atteindre les confins du Congo. Mais ce n'est qu'une supposition. Pour atteindre à l'universalité, Gurnah ne nous en enferme pas dans un espace spatio-temporel strict.

Par ailleurs, on ne compte plus les allusions aux légendes fantastiques mettant en jeu les djinns. Parfois, même, ce ne sont pas de simples allusions, mais des histoires complètes de djinns sensées, comme dans les fables, déboucher sur des leçons de morale.





Tout ce beau monde vit dans un monde habité de croyances profondes en des êtres le plus souvent malfaisants, les hommes-loups dont parle souvent Khalil qui alimentent notamment les cauchemars de Yusuf.



On notera également les croyances par les natifs attachées à des sortes de pouvoirs surnaturels attribués aux Allemands similaires à celles accordées par les Amérindiens aux conquistadors. Quant au long épisode dans le jardin clos et dans les appartements des deux épouses d'Aziz, comment ne pas penser aux *Mille et Une Nuits* ?



*Femme Tanzanienne fin XIXe, début XXe*

## b) Le Coran et la Bible

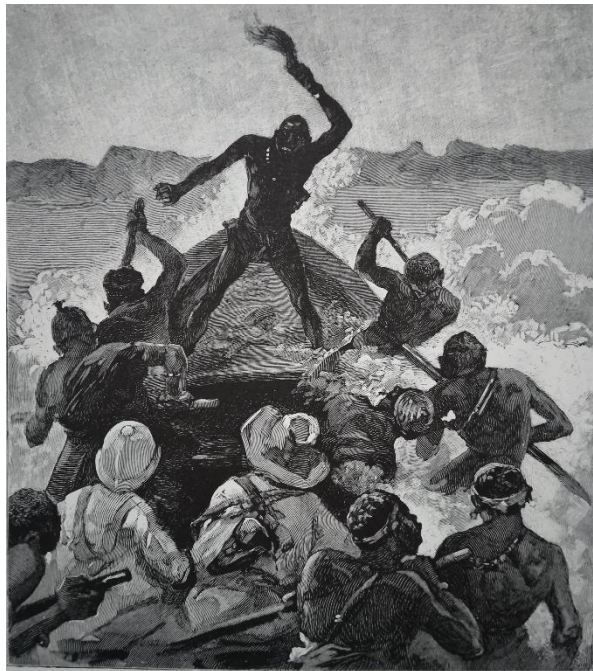
Yusuf, confié en gage (rehani) dans une condition que l'on qualifiera d'esclavage par son père, exilé, déraciné, est bien le Joseph de la Bible et le Yussuf du Coran vendu par ses frères et pareillement exilé. Notre Yusuf va vivre une aventure calquée sur celle de Joseph auprès de la première épouse de son maître. Celle-ci tente de le séduire, il se dérobe. En tentant de le retenir, elle déchire par derrière la chemise du jeune homme convoité. Ce qui lui permettra de se disculper vis-à-vis de son maître et d'échapper aux accusations d'agression sexuelle que la femme dépitée proférait contre lui afin de se venger. Cet épisode correspond très exactement aux récits coranique et biblique mettant en scène Joseph et la femme de Putiphar.

### c) Les grands récits légendaires et historiques, récits de voyageurs

Comme nous l'avons dit, partout abondent les scènes où les voyageurs content leurs grands périples et fascinent leurs auditeurs dans la grande tradition des voyageurs arabes comme Ibn Battuta, Ibn Jubayr, Ibn Fadlan... ou Marlow dans *Au Cœur des Ténèbres* de Joseph Conrad. Ce sont les « *étonnants voyageurs* » de l'époque.

Mais Gurnah dans le long épisode central du livre qui traite de l'expédition caravanière aux confins du Congo va plus loin encore.

Il reprend très largement et de très près les récits oraux recueillis auprès d'informateurs swahili et publiés en 1901, en swahili, par un fonctionnaire allemand, Carl Velten dans un recueil appelé *Safari za Wasuaheli*. Mais si les analogies sont frappantes, Gurnah apporte une dimension épique qui est beaucoup moins perceptible dans les récits en swahili qui servent de modèles. En effet, les récits premiers appartiennent au genre *Khabar*, typique de cette Afrique orientale. Le mot *Khabar* qui existe aussi chez les Persans et chez les Turcs, signifie « *nouvelles* ». Ces récits devaient être informatifs à destination des candidats voyageurs (comme pour un guide pratique) et donc où l'imagination n'est pas de mise. En tant que romancier à l'occidentale, Gurnah les transpose en leur apportant ce côté imaginaire. La scène de la tempête avec les pirogues est très significative à cet égard. C'est vraiment le moment dans le roman où la geste prend une ampleur digne des épopées traditionnelles légendaires et fantastiques.



Notons au passage, qu'en passant du swahili à l'anglais (puis au français) nous perdons un peu de la force du récit, car il y a des choses qui sont difficilement transmissibles d'une culture à une autre. Par exemple, à la fin de l'énorme tempête qui a bien failli faire périr l'expédition, les membres de la caravane arrivent à ce qui est traduit en anglais par « *shrine* » (« *sanctuaire* » dans la version française). Or, en swahili, ce lieu est désigné par « *mzimu* » c'est-à-dire un lieu dont on croit qu'il est habité par les âmes des défunts et où, de ce fait, les vivants effectuent des offrandes. Cela peut être une grotte, un bosquet, un arbre creux consacré au culte des ancêtres. Le terme de *mzimu* peut aussi désigner, par extension, l'âme des ancêtres défunts. Ainsi, les représentations suscitées par les termes de sanctuaire et *mzimuni* peuvent-elles différer dans l'esprit du swahili et du lecteur

occidental. Par ailleurs, tout un réseau de significations en écho se met en place dans le texte d'origine, qui échappe à la traduction. Ainsi, le mot de « upepo » signifie « vent » dans son acception la plus courante en swahili mais ce sens dérive du fait que « pepo » renvoie aux esprits, créatures invisibles qui peuplent l'univers des croyances swahili. Dans le texte swahili, les termes d' *upepo* et *mzimu* sont donc directement liés, ils appartiennent au même champ lexical, ce qui n'est pas le cas dans le texte anglais où, si le vent (*wind*) et le sanctuaire (*shrine*) entretiennent bien un lien (on va faire des offrandes pour que le vent se calme), l'identification est bien moins nette : pour un Swahili, le vent n'est pas qu'un phénomène météorologique, il est aussi la manifestation des esprits.

Par cet enchevêtrement de styles narratifs, Gurnah entend bien redonner la parole à son peuple, parole confisquée lors de la colonisation et du bouleversement qui s'en est suivi au sein de toute la société. Car ainsi que le dit un proverbe africain, "Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, l'histoire de la chasse glorifiera toujours le chasseur".

C'est le tableau d'une Afrique orientale en violente mutation que nous dépeint Gurnah.

## II) Sur le fond, un tableau contrasté et complexe d'une Afrique orientale en pleine mutation.

Ce tableau se dessine au travers des expériences vécues par notre héros, Yusuf, expériences qui vont toutes s'avérer par des échecs (A). Paradis ? Il n'y en a pas. Enfer ? Non plus, mais des situations variées liées à un enchaînement de facteurs ayant leurs sources tant du côté des colonisateurs que de celui des colonisés. Ainsi Gurnah se refuse au manichéisme et au simplisme du discours colonial mais aussi de certains écrivains post-coloniaux. (B)

### A) Sur son chemin initiatique, le héros échoue face à de multiples obstacles de toutes natures

On le sait, *Paradis* est un roman initiatique. Nous allons suivre notre héros dans ses rapports avec l'apprentissage du commerce (a), avec l'amour (b) et avec la religion (c).

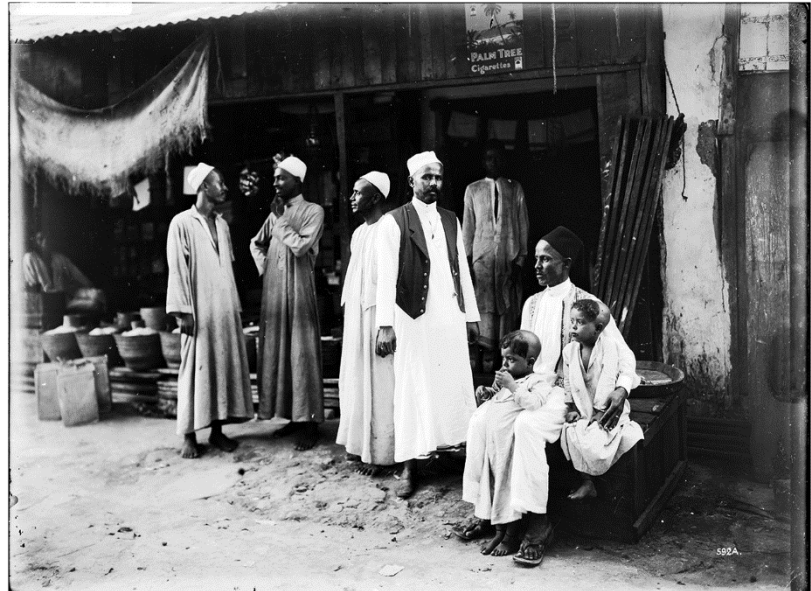
#### a) L'initiation au commerce

Quel bonheur pour un commercial de lire qu'« il n'y a pas plus intelligent que les marchands, ni de carrière plus noble que la leur. Le commerce nous maintient en vie. » Sans commerce, point de vie qui vaille en effet ! C'est la raison pour laquelle la scène de Jésus chassant les marchands du temple m'a toujours agacé lorsqu'elle est prise trop au pied de la lettre. De même que la rencontre du Petit Prince avec un marchand vendant des pilules pour ne pas avoir soif et dont l'argumentaire est pour le moins excessivement basique.

Bien loin pour moi de croire dans un « doux commerce », tel que le décrivent Montesquieu et Adam Smith, générateur de paix entre les peuples. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en est rien. Mais que serait le monde sans ces intrépides commerçants qui partout à travers le monde, depuis la plus haute antiquité, ont su tisser des liens entre les peuples en multipliant les opportunités d'échanges ? Les marchands arabes, indiens et grecs tiennent le commerce ; ce qui crée une confrontation entre des cultures différentes et entraîne un dialogue des cultures, notamment à travers une langue de communication. Ce roman est l'incarnation d'une culture de l'échange au pluriel.

Dur métier de marchand consubstantiel à la civilisation arabo-musulmane. Le lien entre l'Islam et le commerce ainsi que la position élevée des commerçants en tant que commerçants et porteurs de l'enseignement islamique constituent aussi des points de référence fondamentaux. Le commerce est présenté comme une vocation au sens religieux.

« C'est pour cela que nous sommes sur cette terre. ... Pour échanger. Nous allons dans les déserts les plus arides et les forêts les plus sombres, et nous ne nous soucions pas de savoir si nous commerçons avec un roi ou un sauvage, ou si nous vivons ou mourons » dit Abdallah, le chef des porteurs.



Commerçants en Tanzanie au début du XXe siècle

Aziz est le portrait type du marchand, tout puissant, à la fois avisé, sévère et grand seigneur, pieux, attaché à l'ordre social, respectueux des autres, même de ceux qui sont qualifiés de « sauvages » par ses lieutenants et serein, absolument toujours maître de ses émotions. Comme dit l'Écclésiastique, « L'homme habile, sourit à peine, en silence. » Fascinant et attachant quelque part. A noter que l'ordre moral qu'il défend et qui a conduit Yusuf à la servitude est socialement accepté. Mais Aziz se refuse à pratiquer le commerce des esclaves, « dangerous work, and not honourable », dangereux et pas honorable.

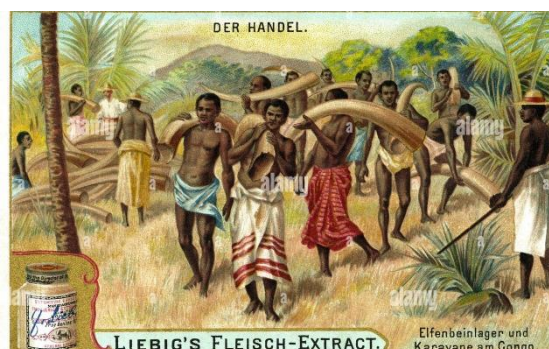
Soit dit en passant, les affirmations européennes selon lesquelles les caravanes dépendaient du travail des esclaves sont erronées : qu'il soit géré par des commerçants africains ou arabes, le système des caravanes dépendait principalement de travailleurs salariés libres.

La formation de Yusuf au commerce va se dérouler graduellement, méthodiquement sous la supervision de son maître Aziz. Elle débute dans la boutique d'Aziz sous l'aile plus ou moins protectrice de Khalil, où le jeune se familiarise au contact client dans une ambiance plutôt bon enfant et aussi plutôt « musclée », ainsi que dans une relative abondance.

C'est la fin de l'époque du grand commerce caravanier à travers l'Afrique. Bientôt, les colonisateurs y mettront un point final pour imposer un autre type de commerce qui leur est bien plus profitable. Adolescent, Yussuf est désigné pour participer à l'une d'entre elles. Dans une interview, Gurnah, parle de descriptions carnavalesques. Effectivement, il y a de cela dans celle du départ de la grande caravane avec nombre de musiciens en tête de cortège pour fêter l'évènement en grande pompe et entraîner l'ensemble des participants.



Le second séjour de Yusuf dans le magasin relais d'Aziz à l'intérieur des terres auprès d'un couple de commerçants qui sont loin d'avoir l'envergure commerciale et l'équation humaine et culturelle d'Aziz, n'est pas particulièrement palpitant pour notre héros. Puis, vient le départ pour la grande caravane. 45 porteurs, ce n'est pas rien ! Une dernière caravane pour tout le monde qui va se terminer non pas en apothéose, mais dans le désastre le plus total. Aziz en ressort très amoindri physiquement et financièrement. Yusuf, qui a montré des qualités remarquables de sang-froid, impose le respect à tous, y compris à son maître qui lui ouvre les portes de sa maison. Mais jamais, il ne sera marchand. Mais il est devenu un jeune adulte, un homme dont le physique force l'admiration.



## b) L'amour

Nous sommes dans un monde corseté par l'islam, mais un islam light qui n'a rien à voir avec l'intégrisme de type taliban par exemple. En Afrique, l'islam est fortement teinté de diverses marques culturelles et religieuses locales qui tempèrent grandement l'image que nous pouvons en avoir actuellement. En réalité, il n'y a pas qu'un seul schéma de comportement. Toutes les situations possibles coexistent. Les femmes en particulier, bien que confinées à l'abri des regards dans leurs tâches ménagères, se voilent peu, portent, du moins pour les plus aisées, des tenues traditionnelles chamarrées et séduisantes.



Dans leurs attitudes vis-à-vis des hommes, elles se montrent généralement relativement libres tout du moins dans leurs propos dans le magasin d'Aziz ou, par exemple, parmi l'entourage féminin du Roi Chatu. Nombreuses sont les situations où Yusuf, jeune homme d'une beauté extraordinaire, est interpellé crûment par les femmes. Les moments les plus délicats sont ceux où la première femme d'Aziz entreprend de le séduire et où il doit fuir.

Yusuf est aussi objet de convoitise sexuelle de la part des hommes qui le sollicitent également sans détours. (Abdallah, le chef des porteurs, les porteurs eux-mêmes etc.).

Yusuf repousse les tentatives de tous bords. Une idylle se noue bien avec Amina, la seconde femme d'Aziz, mais comme on le sait, ceci va se terminer par un échec, faute pour lui d'oser franchir le Rubicon vis-à-vis de son maître Aziz. Ça n'ira pas plus loin que les quelques émois et flirts qu'il a vécus au cours de ses périples commerciaux. Sur le plan sentimental, c'est donc aussi un échec.

La beauté, presque surnaturelle de Yusuf, son charisme, don de Dieu, lui valent aussi la réputation auprès de la première femme d'Aziz d'être un guérisseur potentiel. Il y a là une forme de conjonction entre séduction, magie et religion. Ceci n'est pas sans rappeler une situation du même ordre dans le livre de Naipaul, « *Le Masseur mystique* », auteur particulièrement admiré par Gurnah.

### c) La religion

Dans le roman, la religion islamique n'est pas écrasante par son intégrisme. La formation à l'islam est très sommaire. On voit le jeune Yusuf à l'école coranique sous l'autorité d'un maître laxiste. Ne sachant pas lire, il ne connaît pas bien le Coran. Lorsqu'Amid s'en aperçoit alors que Yusuf a 16 ans, il l'envoie à l'école. Mais très vite, Yusuf va troquer le Livre pour apprendre la mécanique. D'une façon générale, si chacun va à la mosquée, personne ne semble animé par un grand mysticisme. Gurnah (tout comme Naipaul) montre qu'il y a beaucoup d'hypocrisie derrière les affirmations des uns et des autres. La religion est d'ailleurs l'objet de débats entre Indiens et Arabes sans que tout ceci ne tourne en guerre ouverte. L'épisode déjà cité de Yusuf se sauvant des griffes de la femme d'Aziz peut être vu comme une parodie des deux religions du Livre.



En définitive, point de salut non plus avec la religion. Yusuf ne trouve d'autre issue pour échapper à sa servitude et à son absence de futur d'aller rejoindre les Schutztruppen du colonialiste allemand. Il fuit une forme de servitude pour une autre. Une absence de paradis pour un enfer, celui de la guerre aux côtés des askaris allemands.

Cette remarque nous conduit à bien nuancer notre vision d'une Afrique qui se trouve à un tournant de son histoire, une Afrique où tout va se complexifier encore davantage et où rien n'était ni rose, ni noir auparavant et dont l'avenir ne sera non plus ni rose, ni noir. En même temps qu'il contredit l'idée d'un colonialisme bienveillant et qu'il sort de l'image convenue des conquérants, Gurnah déconstruit la littérature manichéenne postcoloniale.

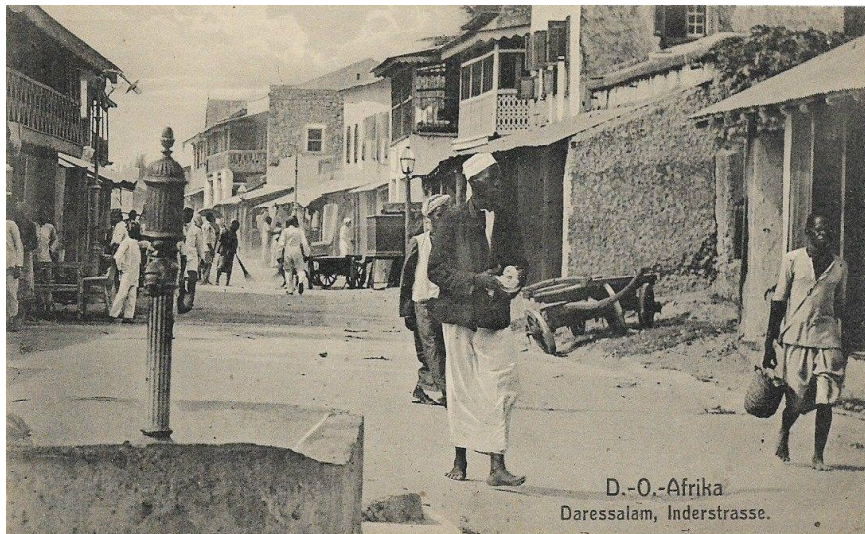
## B) Refus du simplisme et du manichéisme des littératures coloniales et post-coloniales

### a) Le paradis, titre du roman, existe-il quelque part ?

- Est-il dans le mythe d'une enfance heureuse ?

Non pas. L'enfance de Yusuf est terne. Il reçoit relativement peu d'affection. Il vit renfermé sur lui-même et doit supporter les disputes incessantes de ses parents. En outre, il souffre d'une faim quasi chronique.

- Est-il à la ville ? Certes, la ville est le lieu de l'abondance par rapport à la campagne de son enfance, c'est le lieu de la circulation des marchandises de toutes sortes, c'est le lieu de la circulation de la parole, de la convivialité, des fêtes, de tous les plaisirs. Rappelons-nous ces moments d'évasion les vendredis des deux jeunes Yusuf et Khalil au moment de se rendre à la mosquée, leurs longues promenades, leurs jeux avec les enfants. La ville ouverte sur la terre et sur la mer.



Mais que d'inégalités économiques et sociales ! Aux côtés de belles demeures, que de taudis ! La présence des colons allemands effraie le jeune Yusuf. La première scène du livre se déroule d'ailleurs à la gare où un échange de regards avec un Européen le fait déguerpir sans qu'il ne demande son reste.

Que de saleté, de puanteurs (on remarquera au passage l'extrême sensibilité de Yusuf aux odeurs et aux parfums, caractéristique culturelle typique de ces contrées). Et puis, il y a tous ces chiens errants dangereux et agressifs qui peuplent les cauchemars de Yusuf.





En dépit de ce que j'ai dit plus haut, la condition féminine n'est pas des plus enviables. Un petit indice à ce sujet avec la scène de la noce d'un jeune couple d'indiens qui se termine dans des chants mélancoliques et tristes.



- Si le paradis n'est pas dans la civilisation, peut-être est-il dans la nature avec un retour à la pureté originelle ?

Nous sommes tous ici sensibles aux clichés d'une nature africaine luxuriante avec ses paysages grandioses, ses promesses de safaris photographiques à la rencontre d'une faune incroyable. Les beautés du lac Victoria, les neiges du Kilimandjaro qui borde la Tanzanie et vers où convergent les grandes caravanes commerciales.



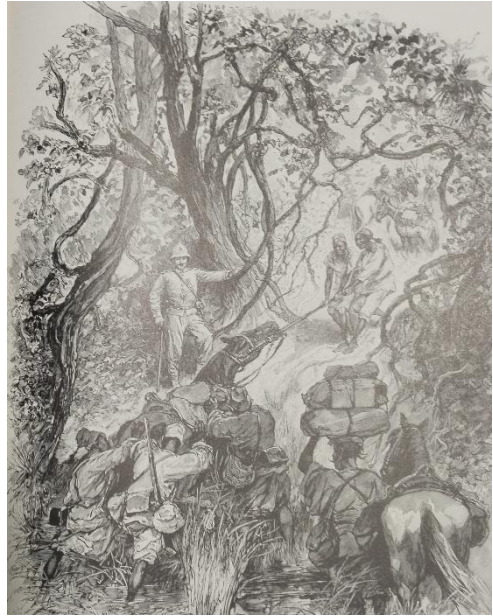
Effectivement, Yusuf va connaître des moments de bonheur intense en contemplant les lumières vertes et violettes des montagnes environnantes et allant longuement se baigner dans les eaux vivifiantes d'une cascade. Et il s'exclame, c'est le paradis ! Sauf que...



En réalité, c'est plutôt la confrontation avec une nature hostile et très difficilement praticable qui attend Yusuf.

C'est l'enfer pour les caravaniers : insectes, nuées insupportables de moustiques, serpents, animaux de toutes espèces, y compris les babouins, blessures diverses dues aux pierres tranchantes, aux arbres épineux, maladies (paludisme, dysenteries, fièvres, progression difficile sur un relief qui vient au bout des forces physiques et morales de tous, accueil pas toujours bienveillant, voire carrément hostile et violent, avec les « sauvages » autochtones (les *menbush* comme on dit au Vanuatu) d'où une certaine mortalité au sein de la caravane. Tout ceci n'est pas sans rappeler une nouvelle fois l'œuvre de Conrad : *Aux pays des ténèbres*.





**Nous sommes tous ici également sensibles aux clichés sur les beautés et la splendeur des déserts qui, dans leur dénuement, nous invitent à vivre des aventures inoubliables et à nous ressourcer.**



**Sauf que pour les habitants, le désert c'est l'enfer !**

**- Si le désert est l'enfer, son opposé le jardin est-il alors le paradis ?**

**Le jardin oriental contient tout ce que le désert ne contient pas : l'ombre, la fraîcheur, une végétation luxuriante, l'eau en abondance, les chants d'oiseaux qui rompent le silence, les couleurs, les parfums, la poésie, la musique, des corps harmonieux, des visages enivrants. Tout est comblé en même temps : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, sans en excepter cette sensation diffuse sur tout le corps qui s'éveille avec un frisson à la moindre caresse. Un jardin dédié à la volupté en somme, différent en ce sens du jardin occidental médiéval qui est aussi un espace clos le rattachant au paradis terrestre, non pas pour cultiver une certaine volupté, mais pour devenir un lieu de méditation et de prière.**

**Ce qui compte est la fermeture aux puissances du désert, l'isolation du dehors. On part donc du centre, le plus souvent d'une vasque, une fontaine, une pièce d'eau, image de la source initiale, bienfaisante par sa fraîcheur et ravissante par sa limpidité.**



Là encore, Yusuf a bien conscience, lorsqu'il parvient à pénétrer dans le jardin de son maître, d'arriver dans un paradis. Un paradis pour riches, car peu peuvent se permettre de s'en offrir un. On l'a vu avec Amid qui, bien que marchand, n'en a pas les moyens. Yusuf donc s'y promène, y travaille consciencieusement. Il y fait aussi discrètement que possible la cour à Amina. Car le jardin est aussi un jardin d'amour, où comme le dit *Le Roman de la Rose*, « Tout l'art d'aimer est enclos. » Mais deux événements vont l'en chasser. D'abord, la fuite face aux assauts de la maîtresse de la maison, - nous sommes loin du lieu paradisiaque peuplé des 72 vierges - ensuite, l'arrivée des « recruteurs » allemands venus enrôler de force des hommes pour le conflit qui se prépare. Or, au cours de cette opération, les soldats ont profané et souillé le jardin de leurs excréments un peu partout. Pour un paradis, on fait mieux...

Yusuf, en plein développement de la colonisation est confronté à un conflit de valeurs, à une collision entre les cultures (swahali, arabe, indienne, omanienne, somalienne, persane, européenne.)

#### b) Un métissage culturel et colonial peu vertueux

La colonisation relève d'une logique de prédation, de pure piraterie (voir à cet égard le roman de Conrad « *Au cœur des ténèbres* », ainsi que le roman de Forster « *Route des Indes* » auxquels Gurnah est attaché pour leur anti-colonialisme, courageusement exprimé il a plus d'un siècle déjà), tandis que la logique marchande traditionnelle africaine est entachée par des relents féodaux, voire esclavagistes, faisant le jeu du colonisateur. Car, en lisant Gurnah, il apparaît que ce ne sont pas les colons, tout aussi arrogants et brutaux qu'ils étaient, qui ont créé l'enfer colonial en détruisant un prétendu paradis traditionnel préexistant ou en voulant créer un pays sur une prétendue page blanche, mais ils l'ont créé en profitant de toutes les failles de la société traditionnelle.

On l'a vu, c'est une société africaine fortement métissée, fragmentée et conflictuelle : classes sociales ethniques et entre grands et petits commerçants (on le voit bien également dans *Le Masseur mystique* de Naipaul), jardin paradisiaque pour les riches seulement, menbush agressifs, conflits de religions, pratiques islamiques diverses, les langues diverses à partir desquelles il est bien difficile de communiquer et même de commercer (d'où l'importance des traducteurs dans le roman).

Quant aux colons et militaires allemands, ils sont, somme toute, relativement peu présents dans ce roman. Ils le seront bien davantage dans « *Les Vies d'après* ». Mis à part un pasteur (que l'on retrouvera dans *Les vies d'après*), ils sont tous décrits comme des épouvantails brutaux et ignares. Mais ils profitent de la faiblesse, de la naïveté des indigènes, lesquels leur attribuent des pouvoirs magiques qu'ils n'ont pas, bien entendu, et de leur fatalisme.

Il en est jusqu'aux emblèmes qui effraient les populations. Yusuf est effrayé par l'aigle prussien sur fond jaune avant de bientôt s'y soumettre.



### C) Faire d'un monde intolérable un monde tolérable.

Nous sommes loin de tout manichéisme et de toute pensée simpliste et dogmatique. Mais plus encore, la grande leçon de ce livre, me semble-t-il, est la capacité des gens à rebondir face au tragique de leur situation afin de continuer à vivre en société, à se comporter en sorte de trouver du plaisir à vivre ensemble. J'ai réellement été impressionné, ému même, par la façon humaniste dont les liens entre les hommes sont continuellement décrits dans « *Paradis* » : l'amour, la famille, la générosité, la camaraderie, les peines, les consolations, la façon de surmonter les difficultés, les injustices. Et c'est très exactement cela que j'ai retrouvé dans une interview où il dit : « *ce qui m'intéresse particulièrement, c'est la manière dont les gens sont capables de tirer quelque chose des événements dramatiques, des difficultés de leur vie.* » (...) « *J'aime croire que mes livres parlent aussi des relations humaines. Ils racontent comment les gens vivent, comment ils apprennent à pardonner, à être généreux, sans oublier les brutalités et les cruautés.* »

Dans son discours de réception du Nobel en 2021, il déclare : « *« Les romanciers ne peuvent pas remplir leurs pages en racontant uniquement des débats et des polémiques, pour stimulants et rassurants qu'ils soient. Dans la mesure où la fiction a pour vocation d'explorer le vécu humain dans sa globalité, difficile de passer à côté de l'amour, de la haine et de nos hypocrisies quotidiennes. J'ai donc, moi aussi, écrit sur les différents aspects de la vie. J'ai tenté de le faire aussi honnêtement que possible afin que ressortent à la fois la laideur et la vertu et qu'émerge l'humain qui est trop souvent prisonnier de simplifications et de stéréotypes. Quand la mayonnaise prend, la beauté est parfois au rendez-vous.* »

L'écrivain nigérian, Wole Soyinka, prix Nobel en 1986, s'inscrit dans la même veine.

L'autre grand thème du livre est celui de la liberté : au travers de l'évocation tant des marchands que des esclaves ou assimilés, des Indiens que des Arabes, des pères de famille que des épouses et des sœurs brimées. Et si l'on est contraint à remplir certaines tâches dans des conditions d'asservissement, jamais rien ne pourra réduire en esclavage notre vie intérieure. C'est la leçon que nous donne le jardinier taiseux d'Aziz. Comme Salman Rushdie, Gurnah s'attache aux détails de la vie quotidienne, c'est là que la littérature intervient : montrer avec précision ce qu'est l'humain.

En conclusion : « *Paradis* », œuvre moderne, postcoloniale singulière, est un roman à la fois historique et anthropologique, décrivant finement une société de transition, en pleine mutation entre la tradition et la modernité. Pour autant, il ne s'agit pas d'un roman réaliste pur et/ou naturaliste. Nous sommes loin de Zola, et plus encore du modèle « albanais » misérabiliste. Nous sommes loin aussi de l'emphase d'un Victor Hugo. On ne passe pas non plus du bien au mal ou vice versa. Il préserve seulement la mémoire des réprochés et nous rappelle qu'ils avaient une riche culture avant d'être « découverts » par les Européens, que bien qu'autres, ils sont comme nous.

Au fond, les peuples « sous le soleil », désirent tous la même chose : vivre tout simplement en paix, « bien manger, bien boire, faire goûter à son âme du bonheur en sa peine ». (L'ecclésiaste) comme le montre l'étonnant livre du chinois Rao Pingru, « Notre Histoire ».

Grand conteur, Gurnah est autant un écrivain qu'un passeur.

Vincent URBAIN

8 décembre 2023